VICARIAT DU MACKENZIE.

RAPPORT SUR LA MISSION DE SAINTE-THÉRÈSE.

Mon révérend Père,

Voulant me rendre compte des développements de la Mission de Sainte-Thérèse depuis sa fondation, j'ai recueilli, çà et là, quelques notes pour mon instruction personnelle. Dans la pensée qu'elles vous seraient peut-être de quelque utilité, je vous les communique, après les avoir complétées. Malgré tout le soin apporté à ce travail, il a pu m'échapper quelques erreurs, faute de renseignements écrits. Je crois, cependant, ne m'être pas trop écarté de la vérité. Je compte sur votre indulgence, mon révérend Père, et me recommande de nouveau à vos prières.

Votre frère en N.-S. et M. I.

X.-Georges Ducot.

La Mission de Sainte-Thérèse occupa successivement trois localités différentes: — 1° Elle fut fondée, en 1859, au « Castor-qui-déboule » (Fwa-taetly), où l'ancien fort Norman, dit fort du Milieu, était alors situé, sur la rive gauche du Mackenzie, à 35 milles environ en deçà de l'embouchure de la rivière du lac d'Ours. Cette embouchure s'appelle Trou-chlé-itta. — 2° Au printemps de 1864, elle fut transférée à l'entrée du grand lac d'Ours (Great-Bear-Lake, Sa-trou), sur l'emplacement de l'ancien fort Franklin, dans la baie Keith, où la Compagnie de la baie d'Hudson s'était établie, après avoir abandonné le « Castor-qui-déboule ». On la désigne, dans les *Annales* de décembre 1873, sous le nom de *Mission du Saint-Cœur de Marie*, vocable de la Mission de la Grande Ile ou grand lac des Esclaves, alors abandonnée sans doute. — 3° Enfin,

elle fut définitivement fixée à Trou-chlé-itta, où elle est actuellement, sur la rive droite du Mackenzie, à 1 mille en deçà de la rivière du lac d'Ours (entre le 64e et le 65e parallèle nord et les 127e et 128e degrés de longitude ouest, méridien de Paris). Dès lors (1876), ces deux maisons du lac d'Ours et de Trou-chlé-itta n'en constituèrent plus qu'une seule, désignée sous le nom de *Mission de Sainte-Thérèse*. C'est ce qu'on entend aujourd'hui, quand on parle de la Mission du fort Norman ou de Sainte-Thérèse.

I

Sa Grandeur Mgr Taché, dans ses *Vingt années de missions*, parlant du R. P. Grollier, que l'obéissance envoyait à Good Hope fonder la belle Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, s'exprime ainsi : « Descendant le grand fleuve (du Mackenzie) comme pour en prendre possession, il vit, en passant, le fort Norman, qu'il ne fit que saluer, en le confiant à la protection de sainte Thérèse (1). » Ce salut fut une bénédiction. La Mission de Sainte-Thérèse était fondée. C'était le 29 août 1859. Le R. P. Grollier ne s'y arrêta que quelques heures, le temps de baptiser six enfants, dont les deux premiers reçurent les noms significatifs de Marie et de Thérèse. Depuis cette époque jusqu'au jour de sa mort, la Mission de Sainte-Thérèse fut l'objet de ses plus constantes sollicitudes. Il mit tout en œuvre pour la visiter lui-même, quelquefois au péril de sa vie, ou pour lui assurer au moins la visite d'un de ses confrères.

C'est ainsi que, l'année suivante (1860), laissant Notre-Dame de Bonne-Espérance, il remonta le fleuve avec les barges de la Compagnie et aborda au « Castor-qui-déboule », dès les premiers jours de juin. Il y séjourna en-

(1) *Annales*, juin 1866, p. 198.

R.P. Grollier baptise : le 29 août 1859 : - Thérèse Tuben, épouse de Yettaya et mère de Ele adite, de Georges Etienne
et le 17 Sept. 1859, Edmund Bourdain.

viron deux mois (du 5 juin au 30 juillet). Malgré la visite du ministre qui l'y avait précédé et, en son absence, avait séduit quinze Indiens, venus tout exprès pour voir le prêtre catholique; malgré la présence d'un maître d'école anglican, doublé d'un interprète, que le révérend y avait laissé, le Père GROLLIER fit, le 5 et le 7 juin, 28 baptêmes d'enfants; le 10 et le 29 juillet, 3 baptêmes d'adultes. Il eut encore, avant son départ, « la consolation de voir se rendre à la vérité cinq de ceux qui avaient été baptisés par le ministre » (1). Un sixième imita leur exemple, le mois suivant, au retour du missionnaire du fort Simpson.

En juin 1861, nous retrouvons le vaillant missionnaire à Sainte-Thérèse, mais pour quelques jours seulement, car il a hâte de descendre à Peel's River, où un ministre se rendait.

Du 7 au 14 juin, il fait 20 baptêmes d'enfants et 16 d'adultes. Il bénit 7 mariages et rebaptise sous condition 10 personnes, enfants ou adultes, « sur lesquels le ministre avait parodié la cérémonie de l'eau » (2). Ce devait être sa dernière visite à cette chère Mission. Le 2 octobre suivant, Sa Grandeur Mgr GRANDIN signale son passage à Sainte-Thérèse par le baptême de trois enfants, ce qui porte le chiffre des baptêmes, la troisième année de la fondation, à quatre-vingt-un, dont dix-huit d'adultes. Les dispositions spéciales exigées des adultes, jointes à la difficulté de les instruire, rendirent nécessairement les baptêmes plus rares parmi eux.

Dès les premiers jours de janvier 1862, Sa Grandeur Mgr GRANDIN, « ne tenant compte ni des obstacles ni de sa santé, résolut de visiter lui-même la Mission. Il ne lui fallut pas moins de quatorze jours de luttes et de souf-

(1) *Annales*, juin 1866, p. 198.
(2) *Registre de Sainte-Thérèse*, 1861.

frances pour arriver au fort Norman (1). » Il y passa près de deux mois (du 22 janvier au 8 mars), mais n'y vit que peu de monde, car ce n'était pas l'époque favorable pour y rencontrer les Indiens en nombre. Je relève, à son actif, 1 baptême d'enfant, 2 d'adultes et 1 mariage. La somme des mérites surpasse celle des consolations.

Ce fut en vain que, pendant l'été de cette même année 1862, le R. P. Grollier, déjà malade, en l'absence de son *socius* (le R. P. Seguin), tenta un nouveau voyage vers Sainte-Thérèse. « Les forces trahirent son courage, et il dut revenir à Notre-Dame de Bonne-Espérance » (2). Le ministre, au contraire, descendit sans difficulté au fort Norman, « au moment où les sauvages étaient réunis ». Dieu le permit pour montrer qu'il n'était pas avec lui. « C'est à peine si cinq ou six consentirent à prier avec le révérend » (3). Les autres, la plupart à peine catéchumènes, résistèrent à toutes les séductions de l'erreur. Peut-être même ces cinq ou six étaient-ils les restes des quinze premiers adeptes du protestantisme.

Cette même année, le R. P. Gascon, en route pour Good Hope, fit, à Sainte-Thérèse, un nouveau baptême, le 4 du mois d'octobre.

En 1863, le R. P. Grollier étant désormais incapable de voyager, ce fut le R. P. Gascon qui visita, à sa place, le fort Norman, encore situé au « Castor-qui-déboule » ; il y fut envoyé dans les derniers jours de février et y arriva après neuf jours de marche. Cet aimable confrère n'a pas oublié, sans doute, « les agréments » d'un tel voyage (4). Son successeur actuel peut en parler sciemment et il n'a rien de bon à en dire. Le révérend

(1) *Annales*, septembre 1866, p. 356.
(2) *Annales*, septembre 1866, p. 358.
(3) *Missions*, juin 1866, p. 227.
(4) *Missions*, septembre 1866, p. 378, et décembre 1867, p. 563.

Père demeura trois mois environ à ce poste (de mars au 26 mai). Il n'y vit, lui aussi, que peu d'Indiens, parce que, alors comme aujourd'hui, ils n'arrivaient en nombre qu'un peu plus tard, vers les premiers jours de juin. Il fit 2 baptêmes d'enfants, 2 d'adultes et 1 mariage. Il prépara aussi à la première communion un vieil anthropophage, dont les *Annales* ont plusieurs fois raconté la voracité et décrit la mort misérable (1).

Trois mois plus tard, le R. P. Gascon est de retour à Sainte-Thérèse et, du 5 au 8 août, il fait encore 5 baptêmes d'enfants. Ce furent ses derniers travaux à cette Mission, et son passage clôture la série des visites du prêtre catholique au fort Norman du « Castor-qui-déboule ». Ajoutons, par anticipation, que, l'année suivante (1864), le R. P. Petitot, en se rendant à Notre-Dame de Bonne-Espérance, rencontra, au « Rocher-qui-trempe-à-l'eau », vers le 30 août, les Fidèles de Sainte-Thérèse, dont il baptisa six personnes (2), parmi lesquelles un vieillard mourant, ce qui portait à 100 le chiffre des baptêmes faits à Sainte-Thérèse du « Castor-qui-déboule », depuis le 29 août 1859 jusqu'au 1er septembre 1864.

Je dois relever ce chiffre, parce que les survivants de ceux qui, à cette époque, reçurent le baptême de la main du prêtre ou apprirent de sa bouche les premières vérités chrétiennes, appartiennent aujourd'hui, en partie du moins, à la nouvelle Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, où ont également émigré un bon nombre de ca-

(1) *Missions*, décembre 1867, p. 563, et juin 1873, p. 157. — Ce vieillard, nommé *Kra-nda* (les Yeux-de-lièvre) avait dévoré, dans sa jeunesse, onze personnes de sa famille, y compris ses deux femmes et plusieurs de ses enfants. Il est mort de faim et de froid au milieu des neiges, abandonné vivant par les autres sauvages qui le regardaient comme une bouche inutile.

(2) *Missions*, décembre 1867, p. 478.

tholiques, soit du Sacré-Cœur (fort Simpson), soit de Saint-Raphaël (fort des Liards). C'est donc inconsidérément que, en 1881, le révérend ministre M. Sp... reprochait au missionnaire de ce poste de troubler « ses » Indiens. « Vous n'avez rien à faire ici, lui disait-il; tous ces Indiens sont à moi. C'est moi qui suis leur pasteur, » etc. C'est à tort aussi que le chef du district, mal informé, exprimait son étonnement de voir le prêtre catholique visiter un poste où, disait-il, il n'y avait pas un seul catholique, et que certains agents de la Compagnie, d'ailleurs généreux en d'autres rencontres, nous ont empêchés indirectement de nous établir à ce poste, prétextant le prochain abandon du fort, tandis que, à la même époque, ils y secondaient l'établissement d'une Mission protestante ; et cela juste au moment où tous les Indiens de la localité, après avoir, à plusieurs reprises, repoussé les offres du ministre et réclamé le prêtre catholique, venaient unanimement de reconnaître celui-ci pour leur véritable pasteur, en lui faisant baptiser ou rebaptiser conditionnellement tous leurs enfants, ou en demandant le baptême pour eux-mêmes.

L'année 1864 fut marquée par deux événements préjudiciables aux intérêts spirituels des fidèles de Sainte-Thérèse. Ce fut d'abord, au printemps, le *transfert* du fort Norman au grand lac d'Ours (baie Keith). L'abandon du « Castor-qui-déboule », par la Compagnie, opéra nécessairement une division parmi les Indiens de cette place. Les uns, le plus petit nombre, se rendirent au lac d'Ours ; la plupart, surtout parmi les Esclaves de la rivière Mackenzie, furent repoussés vers le fort Simpson, centre du protestantisme et de démoralisation, où plusieurs perdirent la foi. D'autres, enfin, retirés dans les forêts ou les montagnes, trop éloignés des deux postes, restèrent de longues années privés de tout secours spiri-

tuels, surtout les femmes et les enfants. Le second événement, particulièrement douloureux pour les Pères du vicariat, fut la mort du R. P. Henri Grollier, arrivée le 4 juin 1864, époque où, d'ordinaire, il montait à Sainte-Thérèse. Ces deux événements eurent pour conséquence l'interruption, pendant deux ans et demi (d'août 1863 à mars 1866), de la desserte de cette Mission naissante, dont les fidèles furent ainsi abandonnés à la dent du loup. Lorsque, en 1881, sur le désir de Mgr Faraud, un Père de Good Hope alla fonder, au Petit Rapide, aujourd'hui fort Wregley, la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, il y rencontra un bon nombre de sauvages de l'ancienne Mission de Sainte-Thérèse. Comme nous l'avons dit, plusieurs avaient apostasié ; quelques-uns, qui « se signaient » encore, confondaient le prêtre avec le ministre et disaient ingénument avoir autrefois appris de celui-ci le signe de la croix. D'autres ne se rappelaient pas avoir jamais vu le missionnaire catholique et vivaient dans l'infidélité. Parmi les adultes qui avaient conservé la foi, à peine un ou deux avaient retenu les prières du chapelet. Aujourd'hui, on le sait, cette Mission est entièrement catholique. Ces dernières années, le Père y a fait 70 baptêmes, dont plusieurs d'adultes. Malheureusement celui-ci est souvent absent, tandis qu'un sauvage, soi-disant catéchiste anglican, réside l'année entière au milieu de la Mission. Chacun sait que ces sortes de gens grossiers font plus de mal à une Mission que plusieurs ministres. A notre humble avis, ce n'est pas une visite passagère, mais la résidence permanente d'un Père à ce poste qu'il faudrait pour prémunir cette Mission contre un retour au protestantisme.

Je constate que, pendant cette période de six années (1859-1864), premièrement, les Indiens de Sainte-Thérèse du « Castor-qui-déboule » appartenaient presque exclu-

sivement à la nation des Esclaves ou à celle des Montagnais (Na'annés, Chi-t'a-gottiné, etc.). Il s'y trouvait très peu de Plats-côtés-de-chiens proprement dits, ou de Peaux-de-lièvres. Ceci m'est confirmé par le témoignage des vieillards du fort Norman actuel. Aujourd'hui, c'est le contraire qui a lieu. Je relève, en second lieu, que les premiers missionnaires qui firent la visite du « Castor-qui-déboule » étaient hébergés par des étrangers ; ce qui dut paralyser leurs efforts pour l'instruction des sauvages de ce poste.

II

Juin 1864-*avril* 1876. — La Compagnie, en abandonnant le « Castor-qui-déboule » (1864), transporta ses comptoirs à l'entrée du grand lac d'Ours, sur l'emplacement de l'ancien fort Franklin. On nous dit que le maître d'école anglican l'y suivit. La tradition rapporte, à la charge du fameux Bompas (1), qu'il plaça également à ce poste une sauvagesse ou métisse, comme une imitation de nos Sœurs de charité. La comédie finit par le mariage de ces deux agents du ministre, à la grande risée de tous, excepté de l'imprudent *bishop*, qui prononça le divorce, malgré les protestations des deux partis. C'est à la suite de cet événement, sans doute, que le maître d'école s'engagea au service de la Compagnie. Quoi qu'il en soit, le missionnaire dut, lui aussi, se rendre au grand lac d'Ours. Mais ce ne fut qu'en 1866 qu'il put reprendre les visites, trop longtemps interrompues, de la Mission Sainte-Thérèse. Les habitants de ce nouveau poste se composaient de quelques Indiens du « Castor-qui-déboule », de Plats-côtés-de-chiens et de Peaux-de-lièvres du lac d'Ours et même de Good Hope. C'est au R. P. Petitot que fut confiée cette nou-

(1) Ce ne fut que plusieurs années après.

velle Mission, désignée parfois sous le nom du *Saint Nom de Marie*. Il en prit possession en mars 1866 et en resta chargé, à l'exclusion de tout autre confrère, jusqu'en 1869. Durant cette période de quatre années, le chiffre des baptêmes fut doublé ; il monta à 212, celui des mariages à 26. L'année suivante (1870), cette Mission ne fut pas visitée ; du moins, le registre de Sainte-Thérèse n'indique, à cette époque, ni baptêmes, ni mariages.

En 1871, le révérend Père, en se rendant à la Providence avec le F. Kearney, ne fit que passer au grand lac d'Ours, au mois de février. Il y fit un baptême. Au mois de novembre suivant, nous le retrouvons auprès de ses fidèles, campés en partie au lac des Bois (*Non cheni-troué*), au nord du lac d'Ours. Quatre baptêmes et un mariage attestent sa visite chez eux. Mais ce fut le R. P. Seguin qui fit, cette année-là, en juin, la visite régulière de Sainte-Thérèse, à Trou-chlé-itta, où existait déjà, simultanément avec le fort du lac d'Ours, le fort Norman actuel. Il n'y vit que les Montagnards et quelques Esclaves qui fréquentaient ce poste. Treize baptêmes d'enfants furent le fruit de cette courte visite. Le R. P. Lecorre remplaca, au lac d'Ours, le R. P. Petitot. Il y passa le printemps de 1872. Depuis deux ans déjà les Peaux-de-lièvres et les Plats-côtés-de-chiens de ce poste n'avaient pas vu de prêtre, du moins pour la plupart. Beaucoup d'adultes n'étaient encore que catéchumènes. Le R. P. combla cette lacune. Durant les quatre mois qu'il séjourna parmi eux, il baptisa soixante-huit personnes, dont quarante adultes, et bénit vingt mariages. Il descendit ensuite, en berge, à Trou-chlé-itta (fort Norman actuel), où il passa l'été dans une maison de la Compagnie, et fit encore quelques baptêmes. Enfin, dans le mois de novembre de la même année, nouvelle apparition du R. P. Petitot dans les camps, parmi les fidèles de Sainte-Thérèse, où il

baptisa et maria deux vieillards. Ce furent ses derniers travaux dans cette Mission, jusqu'à son retour de France, en 1876.

Alors le chiffre des baptêmes de Sainte-Thérèse (lac d'Ours et fort Norman réunis) s'élevait à trois cent deux, et celui des mariages à quarante-sept.

A partir de novembre 1872, jusqu'en mars 1876, cette Mission fut délaissée faute de sujets. Pendant trois ans et demi, elle ne reçut aucune visite du prêtre catholique, si ce n'est qu'en se rendant à Good-Hope, en 1874, le R. P. DE KRANGUÉ rencontra au fort Norman quelques sauvages, et donna le baptême à quatre enfants.

Ainsi, dans une période de moins de douze années, la Mission de Sainte-Thérèse fut privée six ans des secours de la religion. Le reste du temps, le missionnaire n'y séjourna que quelques mois ; plusieurs fois il ne fit qu'y passer ; d'autres fois, il ne put visiter que l'un ou l'autre poste, c'est-à-dire ou le lac d'Ours ou le fort Norman. Mais, si le prêtre, le vrai missionnaire, était absent, les ministres veillaient. Ils n'abandonnèrent jamais la proie qu'ils convoitaient. Ils eurent toujours, soit au lac d'Ours, soit au fort Norman (Trou-chlé-itta), un agent pour les remplacer. Eux-mêmes, en personne, visitèrent souvent ces postes, peut-être plus souvent que le prêtre catholique (1). Faut-il s'étonner que, lassés de notre absence, séduits par l'appât des présents, fatigués par

(1) J'ai sous les yeux les noms des cinq maîtres d'écoles ou catéchistes anglicans qui se sont succédé au fort Norman ou au lac d'Ours, depuis 1859 jusqu'à ces dernières années, ainsi que ceux de six ministres qui ont visité ces postes ou y ont passé une année entière, ce qui fait onze agents (sans compter les femmes) au service de l'Église d'Angleterre, pour dire après trente ans : « Nous avons là quatre-vingt-onze âmes qui haïssent le catholicisme ! » Ils pourraient ajouter : « Vos adhérents ne savent pas encore le *Notre Père*, mais dans quelque trentaine d'années le nombre en sera doublé. »

Nos ?

les tracasseries incessantes des valets de la Compagnie, tous protestants, une partie de nos fidèles aient fini par apostasier et passer au protestantisme. Hâtons-nous de dire que ce fut le petit nombre et seulement la nation des Esclaves, remarquable entre toutes par son indifférence religieuse. Aujourd'hui, comme on le verra plus loin, les protestants sauvages du fort Norman sont au nombre de quatre-vingt-onze, dont tous les chefs de famille appartenaient autrefois au catholicisme.

C'est apparemment en 1874 ou 1875 qu'eut lieu cette apostasie partielle, lorsque le commis du fort Norman réunit ici, sur la demande du ministre, tous les Indiens de sa juridiction, c'est-à-dire tous les gens du lac d'Ours, de la rivière Mackenzie ou des Montagnes.

Le chef des Esclaves, nommé Lambert, vieillard bigame encore infidèle, qui avait promis de se venger de n'avoir pas été salué par l'évêque catholique, fut l'instrument dont se servit le protestantisme pour faire cette conquête. Triste conquête, qu'il n'est point parvenu à améliorer, et dont les victimes, même le chef, reconnaissent aujourd'hui avoir été trompées. Ces égarés regrettent leur erreur et rentreraient volontiers dans le giron de l'Église, s'ils osaient s'arracher aux serres de leurs ravisseurs et comprenaient mieux l'obligation qu'il y a pour eux de revenir à la vérité. Mais on leur persuade qu'étant inscrits sur le registre du ministre, ils lui appartiennent de droit et irrévocablement ; que, s'ils le quittent, ils en mourront bientôt ; qu'au reste, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, les deux religions n'en font qu'une seule, etc., etc.

Quand les Esclaves eurent apostasié, ils jetèrent tous leurs objets bénis : croix, médailles, etc., ou les donnèrent aux ministres. Ceux-ci, d'ailleurs, et leurs agents, ne se font pas scrupule, encore aujourd'hui, d'arracher de vive force ces objets de la poitrine des enfants même catho-

liques (1). Je puis bien ajouter que ces pauvres sauvages, en passant au protestantisme, ont cessé de prier. On trouverait difficilement, parmi les quatre-vingt-onze Esclaves protestants, quatre personnes sachant le *Notre Père* et le *Symbole* par cœur. Inutile de dire que, depuis bientôt trente ans que le ministre tient en permanence une Mission au fort Norman (Holy Trinity Mission, ci-devant Saint-John Mission), on ne cite pas un seul sauvage de ces parages qu'il ait admis à la réception du *Lord's supper*, c'est-à-dire à la prétendue communion. Le fameux Bompas, qui réside ici cet hiver, sonne, chaque matin, sa cloche. Je me figurais naïvement qu'il convoquait ses ouailles à quelque prière ; point du tout. Ses serviteurs et servantes ne prient que le soir. Ce n'est pas l'usage, chez ce *bishop*, de faire sa prière le matin. Dernièrement, je fus bien surpris de rencontrer une sauvagesse protestante sachant le *Pater* et le *Credo* en sauvage. Je les lui fis réciter. Elle y ajouta... l'*Ave Maria !*... C'étaient nos prières en *déné* qu'elle avait autrefois apprises de nous. Je lui ai donné un chapelet, qu'elle a reçu avec une très grande joie. Maintenant, elle ne veut plus que du prêtre catholique. Ces jours-ci, une zélée protestante, à qui j'avais dit que son baptême était invalide, me fit cette confidence : « J'ai demandé au grand priant (bishop Bompas) quel est le ministre qui me baptisa autrefois. Il m'a répondu : « C'est moi-même ». Puis il ajouta : « Mais je ne t'ai pas donné un vrai baptême (*Seni ne « kke-tra etsi yinle, koulou, ne kkę tra-etsi lantte ille*) », littéralement : « Je t'ai baptisée, ça n'y ressemble pas. » N'est-ce pas une comédie ? Pas de communion, pas de

(1) Ce fait a eu lieu dernièrement. J'ai écrit au révérend une protestation. Il a nié le fait. Plus tard, l'enfant refusa en pleurant une médaille que je lui offrais : « Le ministre, dit-il, va me l'arracher encore. »

baptême, pas même de prière ! Ce n'est pas par de tels procédés que ces révérends amélioreront les sauvages ; vraiment, il faut être esclave de quelque façon pour se faire protestant.

Voici, en résumé, les principaux événements qui marquent cette période de douze années de la Mission de Sainte-Thérèse, du printemps 1864 au 1er avril 1876 : transfert du fort Norman au grand lac d'Ours (1864) ; abandon et reprise multiples de ce dernier poste par la Compagnie ; construction d'une succursale à Trouchléitta (fort Norman actuel) ; construction d'une cabane pour le missionnaire catholique au lac d'Ours (1867) ; visite de ce poste et du fort Norman, ou seulement de l'un des deux par les Pères de Good Hope ; cessation de toute visite, l'espace de six années ; résidence permanente d'un ou deux catéchistes anglicans à l'un ou l'autre de ces deux postes ; visite assez régulière d'un ministre, chaque année ; apostasie des Esclaves catholiques ; enfin, abandon du lac d'Ours par la Compagnie et par le missionnaire catholique, en ce sens que celui-ci n'y séjourna plus l'hiver.

III

Du 28 mars 1876 au 1er janvier 1889. — Quand le R. P. Ducot vint à Sainte-Thérèse, le 28 mars 1876, il se rendit au fort Norman actuel (1), sur la rive droite du fleuve Mackenzie. Comme on vient de le voir, la *chléitta*, ou le fort, était désignée sous son ancien nom de Norman.

(1) Fort Norman actuel, Trouchléitta, Mission de Sainte-Thérèse, signifient la même localité sous des aspects différents. Trouchléitta est proprement le nom de l'embouchure de la rivière du lac d'Ours et désigne les terrains adjacents. Fort Norman indique l'emplacement des maisons de la Compagnie ; Sainte-Thérèse, la Mission. Elle a ses constructions entre le fort et l'embouchure, à 1 mille de celle-ci et à 200 mètres de celui-là.

L'Église anglicane y avait déjà un pied-à-terre avec deux maîtres d'école, l'Esclave Allen et le métis Hogdson, qui y résidaient en permanence. La plus grande partie des Esclaves venait de passer sous leur tutelle. Le missionnaire catholique, au contraire, n'avait pas encore d'abri et dut recevoir l'hospitalité dans une maison de la Compagnie. En revanche, tous les Plats-côtés-de-chiens, les Peaux-de-lièvres, les Montagnais et quelques familles Esclaves étaient restés catholiques, et le missionnaire eut la consolation, pour la première et unique fois, de les voir tous réunis autour de lui. Malheureusement, il n'avait encore que des notions très élémentaires de la langue peau-de-lièvre. Néanmoins, cette visite eut l'heureux effet de raffermir dans la foi ces pauvres sauvages, presque découragés de la trop longue absence de leur pasteur. Que de plaintes ils firent de ce que le Père n'était là que quelques mois, tandis que le *priant* protestant, disaient-ils, y demeure l'année entière. Le Père donna le baptême à vingt-deux enfants et bénit un mariage. Quoiqu'il y eût plus de trois ans et demi que cette Mission n'eût pas reçu la visite du prêtre, les Indiens de ce poste, décimés par deux épidémies successives, ne dépassaient pas trois cent quinze, d'après la dernière statistique de 1879, y compris les Montagnais émigrés depuis à Notre-Dame du Sacré-Cœur et les protestants.

A partir de cette époque (1876) jusqu'à 1886, la Mission fut régulièrement visitée par un Père de Good Hope, et, en 1886, un ministre protestant s'étant établi au fort Norman, on jugea opportun de placer aussi à Sainte-Thérèse un Père à poste fixe, en compagnie d'un Frère convers.

J'ai dit que le missionnaire voit rarement réunis à la Mission les fidèles de sa juridiction. Ordinairement, en effet, la plupart des hommes et des enfants et les vieil-

lards du lac d'Ours ne peuvent s'y rendre, soit à cause de leur éloignement, soit à cause de la disette, soit aussi par le fait du commis en charge du fort, qui s'efforce de tenir éloignés tous ceux qui ne sont pour lui d'aucune utilité. Ces pauvres sauvages, en effet, essentiellement mendiants et quémandeurs en tout temps, même quand ils ne manquent de rien, sont particulièrement fatigants quand ils manquent de vivres. Ils ne se contentent pas du nécessaire même donné très largement ; il leur faut tout et de tout jusqu'à épuisement complet. Habitués à se donner entre eux, de gré ou de force, tout ce qu'ils ont, comptant, pour l'avenir, sur la réciprocité du voisin, sur une bonne tournée de chasse ou un heureux coup de filet, ils ne peuvent comprendre que ceux qui, à grand'peine et au prix de mille privations et de mille fatigues, ont amassé quelques provisions, puissent les garder en réserve pour le temps de disette : vrais enfants qui demandent la lune et se fâchent tout rouges parce qu'on ne la leur donne pas ! Aussi la Compagnie, qui ne voit que les intérêts matériels, redoutant leurs tracasseries, met-elle tout en œuvre : ordres, défenses, menaces, pour écarter du fort les bouches inutiles et pour hâter le départ de ceux qu'elle est obligée d'y tolérer. On conçoit aisément que, dans un tel état de choses, il n'est pas facile, aux Indiens un peu éloignés, de venir en nombre à la Mission. Il n'y a, à venir régulièrement avec leurs familles, que les Montagnais, les Esclaves et quelques Peaux-de-lièvres plus rapprochés. Pour suppléer à ces absences, le missionnaire de Sainte-Thérèse a fait, ces douze dernières années, douze ou treize visites aux différents camps des Indiens, à ceux du lac d'Ours en particulier, sans compter cinq ou six visites à Notre-Dame du Sacré-Cœur, située à 184 milles du fort Norman. Plusieurs de ces visites ont tenu le prêtre loin de la Mis-

montagnards

sion des mois entiers. Il n'est pas, en effet, toujours possible de quitter le camp à un jour déterminé. La disette, un dégel subit, une tempête ou une avalanche de neige qui encombre les chemins, parfois le mauvais vouloir d'un serviteur capricieux ou l'impossibilité de trouver un jeune homme pour frayer le sentier devant les chiens : voilà bien des causes qui peuvent arrêter le missionnaire plus longtemps qu'il ne devrait et ne voudrait. En son absence, les Indiens plus rapprochés viennent à la Mission, attendent son retour parfois de longues semaines et, finalement, sont obligés de repartir sans avoir vu le prêtre ni accompli leurs devoirs religieux. Tant que le missionnaire de Sainte-Thérèse sera seul en charge de ce poste, il se trouvera dans cette douloureuse alternative, ou de renoncer à la visite des camps, et cette visite devient de plus en plus nécessaire à cause de l'éloignement du caribou, ou de manquer la mission du printemps. Dans le premier cas, la plupart des femmes vivront de longues années, peut-être, privées de tout secours religieux (il y en a, au lac d'Ours, que je n'ai pas revues depuis quatre, cinq et même dix ans). Les enfants grandiront sans instruction ou mourront sans baptême ; les malades mourront sans sacrements et, à défaut du prêtre, appelleront les *faiseurs de médecine*, toujours prêts à exploiter leur crédulité pour un gain sordide. Dans le second cas, la plus grande partie des Indiens seront privés des secours spirituels qu'ils espéraient trouver à la Mission ; seule occasion, pour un bon nombre, de les recevoir. Là encore, les malades resteront exposés aux tracasseries des *sorciers* et des ministres, qui les guettent pour les dépouiller de leurs objets de piété et les faire apostasier à l'heure de la mort. Les personnes valides, plus en contact avec les protestants que dans les camps, auront à redouter les assauts multipliés du fanatisme

contre leur foi. On verra encore se multiplier ces mariages mixtes, conclus à notre insu, qui sont pour les femmes la perte de la foi et pour les enfants l'éloignement du prêtre. Ajoutons encore que, si ces absences se renouvelaient, les sauvages s'en autoriseraient pour ne plus venir avec leurs familles ou pour faire baptiser leurs enfants par le ministre, comme cela est arrivé au fort Simpson. Hélas ! quand on voit mourir sans sacrements, sans prêtre, ces pauvres sauvages si ignorants, si incapables de se préparer eux-mêmes à la mort, comment ne pas trembler pour leur salut, surtout si l'on pense à quels dangers ils sont exposés dans les camps, où règne une si grande licence ? Il faudrait absolument deux Pères, qui se succéderaient, en temps opportun, dans la visite des camps, veilleraient à ne jamais laisser la Mission seule, se retrouveraient ensemble au printemps, époque où les sauvages se réunissent, pour s'occuper plus spécialement, l'un des adultes, l'autre des enfants. J'ai de bonnes raisons de croire que, même au point de vue des ressources matérielles, la Mission n'aurait qu'à gagner à la présence d'un second Père, surtout s'il était doublé d'un bon Frère convers. *Rogate ergo Dominum messis.*

IV

Voici, maintenant, l'état actuel de la Mission de Sainte-Thérèse au 31 décembre 1888. La Mission possède : 1° un hangar de 16 pieds carrés ; 2° une maison-chapelle de 30 pieds sur 25 ; 3° une allonge adossée à celle-ci offrant une cuisine et une chambre pour le Frère convers ; 4° un terrain illimité de très bonne terre, qui permettrait une belle récolte, si elle était défrichée ; les essais de culture, commencés depuis trois ans, ont été très satisfaisants ;

5° une allocation de 1000 francs, qui est censée pourvoir à l'entretien du personnel; le casuel n'est pas riche, à peine deux ou trois honoraires de messes par an ; 6° un Père et un Frère convers y sont de résidence fixe. Ils vont de temps en temps à Good Hope, d'où cette Mission relève. Depuis qu'un Père est ici à poste fixe, les moyens d'existence sont devenus plus faciles par la pêche et la chasse, qu'il fait faire en été, et par le charriage de viande des camps voisins, travail auquel le Frère se dévoue en hiver.

La maison est divisée, dans le sens de la longueur, en deux parties égales. La première sert de chapelle. Elle a 30 pieds sur 12 et demi. C'est beaucoup trop petit. Elle est entièrement lambrissée à l'intérieur et peinte. Le sanctuaire n'est séparé de la nef, qui sert de salle, que par un simple rideau. Il est fourni à peu près de tous les articles nécessaires au culte. Ses décorations, bien simples, et les cérémonies y attirent les protestants blancs ou sauvages de la forêt, qui aiment à venir assister à nos offices où, d'ailleurs, ils se tiennent très convenablement. L'autre partie de la maison est subdivisée en trois pièces égales servant : la première, de cabinet de travail ; la seconde, de chambre à coucher, la troisième de réfectoire.

La population de Sainte-Thérèse, sans compter les émigrés à Notre-Dame du Sacré Cœur ni les Montagnais de Good Hope récemment arrivés ici, s'élève à trois cent trente-cinq, dont deux cent quarante-quatre catholiques, répartis en soixante-quatre familles, et quatre-vingt-onze protestants formant vingt et une familles. Ces derniers se rapprochent chaque jour de plus en plus de nous ; ils fréquentent notre chapelle, demandent des croix et autres objets de piété et aiment à ce qu'on leur apprenne des prières. Nous espérons les voir revenir au

catholicisme, mais il ne faut pas oublier que ce sont des Esclaves.

En général, nos catholiques savent bien les prières du chapelet, et il est rare que, le dimanche, ils ne se réunissent dans les camps pour le réciter en commun, en le faisant précéder ou suivre d'un cantique. Ces sauvages commencent à prendre goût à la lecture. Beaucoup savent lire dans leur langue. Quand on pourra leur mettre en main un livre contenant au moins les principales questions du catéchisme, leur instruction deviendra plus facile.

Xavier-Georges Ducot. o. m. i.

Mgr Clut veut bien nous communiquer diverses lettres qu'il a reçues des missionnaires du Mackenzie, pendant son séjour en Canada. Nous en publierons les principaux extraits. On y verra l'histoire souvent douloureuse, toujours intéressante, des difficultés morales et matérielles avec lesquelles nos Pères ont à lutter dans ces pénibles Missions. Nous commençons aujourd'hui par les lettres du P. Desmarais :

Petit lac des Esclaves (Mission Saint-Bernard), le 8 juillet 1888.

Monseigneur,

Il y a déjà quatre ans, je quittais le beau Canada pour les grandes prairies du Nord-Ouest, en compagnie de l'excellent et tout dévoué P. Le Corre. J'aurais bien voulu suivre ce père jusque dans sa chère Mission ; mais le divin Maître ne fut pas de mon avis. Je me rendis donc directement au poste que m'avait assigné S. Gr. Mgr Faraud. C'était Dunvegun, sur la rivière de la Paix. Je n'y demeurai que peu de temps, l'obéissance m'ayant,